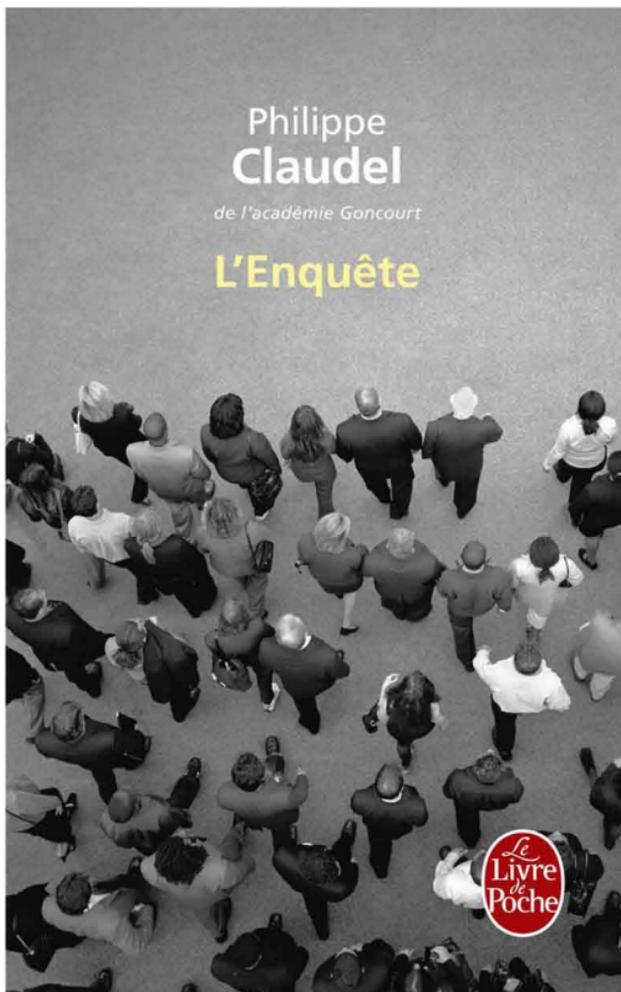


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

L'Enquête

Philippe Claudel



Le Livre de Poche remercie les éditions Stock qui ont autorisé la publication de cet extrait.

PHILIPPE CLAUDEL

L'Enquête

ROMAN

STOCK

© Éditions Stock, 2010.
ISBN : 978-2-253-16199-8 – 1^{re} publication LGF

*À la mémoire de Cécile Black,
qui parlait des livres avec lumière.*

*Pour les prochains,
afin qu'ils ne soient pas les suivants.*

« *Ne cherche rien. Oublie.* »

L'Enfer, Henri-Georges CLOUZOT.

I

Lorsque l'Enquêteur sortit de la gare, il fut accueilli par une pluie fine mêlée de neige fondue. C'était un homme de petite taille, un peu rond, aux cheveux rares. Tout chez lui était banal, du vêtement à l'expression, et si quelqu'un avait eu à le décrire, dans le cadre d'un roman par exemple, d'une procédure criminelle ou d'un témoignage judiciaire, il aurait eu sans doute beaucoup de peine à préciser son portrait. C'était en quelque sorte un être de l'évanouissement, sitôt vu, sitôt oublié. Sa personne était aussi inconsistante que le brouillard, les songes ou le souffle expiré par une bouche et, en cela, il était semblable à des milliards d'êtres humains.

La place de la gare était à l'image d'innombrables places de gare, avec son lot d'immeubles impersonnels serrés les uns contre les autres. Sur toute la hauteur de l'un d'eux, un panneau publicitaire affichait la photographie démesurément agrandie d'un vieillard qui fixait celui qui le regardait d'un œil amusé et mélancolique. On ne

pouvait lire le slogan qui accompagnait la photographie – peut-être même d'ailleurs n'y en avait-il aucun ? – car le haut du panneau se perdait dans les nuages.

Le ciel s'effritait et tombait en une poussière mouillée qui fondait sur les épaules puis entraînait dans tout le corps sans qu'on l'y invite. Il ne faisait pas vraiment froid, mais l'humidité agissait comme une pieuvre dont les minces tentacules parvenaient à trouver leur chemin dans les plus infimes espaces laissés libres entre la peau et le vêtement.

Pendant un quart d'heure, l'Enquêteur resta immobile, bien droit, sa valise posée à côté de lui tandis que les gouttes de pluie et les flocons de neige continuaient de mourir sur son crâne et son imperméable. Il ne bougea pas. Pas du tout. Et durant ce long moment, il ne pensa à rien.

Aucune voiture n'était passée. Aucun piéton. On l'avait oublié. Ce n'était pas la première fois. Il finit par relever le col de son imperméable, serra la poignée de sa valise et se décida, avant que d'être totalement trempé, à traverser la place pour entrer dans un bar dont les lumières étaient déjà allumées alors qu'une pendule fichée sur un réverbère, à quelques mètres de lui, ne marquait pas encore tout à fait 16 heures.

La salle était curieusement déserte et le Garçon, qui somnolait derrière le comptoir en suivant distraitement les résultats de courses de chevaux sur un écran de télévision, lui jeta un regard peu aimable, puis, tandis que l'Enquêteur avait déjà eu

le temps d'enlever son imperméable, de s'asseoir et d'attendre un peu, lui demanda d'une voix morne :

« Pour vous ce sera ? »

L'Enquêteur n'avait pas très soif, ni très faim. Il avait simplement besoin de s'asseoir quelque part avant de se rendre là où il devait aller. S'asseoir et faire le point. Préparer ce qu'il allait dire. Entrer en quelque sorte peu à peu dans son personnage d'Enquêteur.

« Un grog », finit-il par lancer.

Mais le Garçon lui répondit aussitôt :

« Je suis désolé, ce n'est pas possible.

— Vous ne savez pas faire un grog ? » s'étonna l'Enquêteur.

Le Garçon haussa les épaules.

« Bien sûr que si, mais cette boisson n'est pas répertoriée dans notre listing informatique, et la caisse automatique refuserait de la facturer. »

L'Enquêteur faillit faire une remarque mais il se retint, soupira, et commanda une eau gazeuse.

La pluie au-dehors avait cédé devant les avances répétées de la neige. Celle-ci tombait désormais, légère, tourbillonnante, presque irréelle, dans un ralenti qui ménageait ses effets. L'Enquêteur regarda les flocons qui dressaient devant lui un paravent mobile. On distinguait à peine le fronton de la gare, et plus du tout les quais au loin, les voies, les trains en attente. C'était comme si soudain s'était effacé l'endroit où il s'était arrêté un peu plus tôt pour prendre pied dans ce monde

nouveau au sein duquel il lui fallait désormais trouver ses marques.

« C'est aujourd'hui l'hiver », dit le Garçon en posant sur la table une petite bouteille d'eau qu'il venait de décapsuler. Il ne regardait pas l'Enquêteur, mais les flocons de neige. Et d'ailleurs, il avait prononcé sa phrase sans même s'adresser à lui, comme si sa pensée s'était échappée de son cerveau pour voler un peu autour de son crâne, à la façon d'un pauvre insecte résigné parce qu'il se sait condamné à disparaître à très court terme, mais qui tient malgré tout à assurer le spectacle, à jouer jusqu'au bout sa partition d'insecte, même si cela n'intéresse personne et ne le sauvera de rien.

Et le Garçon resta ainsi, debout près de la table, immobile, ignorant tout à fait l'Enquêteur, pendant un très long moment, le regard aimanté par la neige qui, au-delà des vitres, précipitait ses particules laiteuses en des trajectoires élégantes mais sans logique.